

L'orgue de la barbarie

Vu au Festival des films du monde. *Brigands, chapitre VII*
d'Otar Iosseliani

Marcel Jean

Numéro 90, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23737ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1998). Compte rendu de [L'orgue de la barbarie / Vu au Festival des films du monde. *Brigands, chapitre VII* d'Otar Iosseliani]. *24 images*, (90), 52–52.

BRIGANDS, CHAPITRE VII D'OTAR IOSSELIANI



Penser la tourmente européenne à travers le cinéma.

L'ORGUE DE LA BARBARIE

PAR MARCEL JEAN

Parce que le rire est la politesse du désespoir, voici que se profile Iosseliani et son théâtre de l'absurde, le voici se moquant de la violence, de la cupidité et de la trahison, le voici esquissant un sourire devant l'herbe toujours plus verte du jardin du voisin.

Brigands, chapitre VII est une fable amusée sur ces humains qui prêtent leur visage à la barbarie. Dans un pays au ciel pourtant si bleu, un pays où la vie devrait être si agréable, le roi fait la guerre à ses voisins tandis que sa femme couche avec le palefrenier. Qui va à la guerre perd sa place... Quelques siècles plus tard, dans la même contrée, un pickpocket entre au service de la révolution. Les bourgeois ayant perdu le pouvoir, notre homme prendra leur place. Du moins jusqu'à la prochaine purge... Les années passent encore et au cœur d'un Paris moins accueillant qu'on le souhaiterait, les réfugiés des guerres se croisent dans la rue, tandis que derrière les portes closes se trafiquent les armes qui les ont chassés. Les nations sont la création des humains, et comme eux elles ont deux faces...

Depuis son exil parisien, Otar Iosseliani ne nous a pas habitués à un travail aussi ouvertement politique. Son œuvre, en effet, était tout entière placée sous le signe de la nostalgie d'un monde en voie de disparition, un peu dans la lignée d'un Jacques Tati avec

qui le Géorgien partage son goût pour la mise en scène chorégraphique et pour un cinéma sonore avant d'être parlant. *Brigands, chapitre VII*, s'il appartient au même courant esthétique que *Les favoris de la lune* et *La chasse aux papillons*, se démarque donc par son propos, imprégné du destin de l'Europe en cette fin de XX^e siècle. Il faut donc compter ce film avec les Godard (*Allemagne neuf zéro*, *For Ever Mozart*), les Kusturica (*Underground*) et autres Desplechin (*La sentinelle*) qui ont fait face à la nécessité de penser la tourmente européenne à travers le cinéma. Cela étant dit, Iosseliani n'est ni un revendicateur, ni un dénonciateur. Et lorsqu'il montre la stupidité humaine, lorsqu'il pose son regard sur la tragédie de ces hommes ridicules, il le fait avec une ironie qui désamorce les idéologies et ramène les luttes de pouvoir au rang de bouffonneries grotesques.

On aurait tort de voir de la légèreté dans la façon dont Iosseliani s'amuse de la violence. Au contraire, son sourire est empreint d'une gravité lucide, ce qui lui confère une tristesse toujours tangible. C'est ainsi que le film distille une émotion double, qui laisse le spectateur en perpétuel état d'instabilité. On a un bon exemple de cela dans la partie centrale du film, alors que le cinéaste nous entraîne dans la cuisine des tor-

tionnaires communistes, où des hommes tentent de se préparer un bon repas en même temps qu'ils font chauffer les fers et autres instruments barbares qui serviront à susciter les dénonciations et les confessions. À travers ce dispositif qui illustre avec éloquence la banalisation de l'horreur, Iosseliani provoque simultanément le rire et le dégoût. Aucun discours, aucun message, seule une émotion qui fait ressortir la bêtise des gestes...

On pourra reprocher à *Brigands, chapitre VII* la longueur de son épisode communiste, parfois trop démonstratif (en particulier lorsque vient le temps d'illustrer la purge), mais il demeure que ce film nous permet de renouer avec la grâce d'un cinéma aussi rare que précieux, tout en jetant un éclairage singulier sur une question dont on est loin d'avoir trop parlé. Iosseliani est un maître, son art est toujours intact et son sourire d'homme triste nous aide à mieux voir le monde. ■

BRIGANDS, CHAPITRE VII

France-Russie-Italie 1997. Ré. et scé.: Otar Iosseliani. Ph.: William Lubtchansky. Mont.: Iosseliani et Marie-Agnès Blum. Mus.: Nicholas Zourabichvili. Int.: Amiran Amiranachvili, Dado Gogibedachvili, Guio Tzintsadze. 122 minutes. Couleur.